

Conclusion Gilles Deleuze

DANS **NIETZSCHE ET LA PHILOSOPHIE (2014)**, PAGES 305 À 310

ARTICLE

La philosophie moderne présente des amalgames, qui témoignent de sa vigueur et de sa vivacité, mais qui comportent aussi des dangers pour l'esprit. Bizarre mélange d'ontologie et d'anthropologie, d'athéisme et de théologie. Dans des proportions variables, un peu de spiritualisme chrétien, un peu de dialectique hégélienne, un peu de phénoménologie comme scolastique moderne, un peu de fulguration nietzschéenne forment d'étranges combinaisons. On voit Marx et les présocratiques, Hegel et Nietzsche, se donner la main dans une ronde qui célèbre le dépassement de la métaphysique et même la mort de la philosophie proprement dite. Et il est vrai que Nietzsche se proposait expressément de « dépasser » la métaphysique. Mais Jarry aussi, dans ce qu'il appelait « pataphysique », invoquant l'étymologie. Nous avons essayé dans ce livre de rompre des alliances dangereuses. Nous avons imaginé Nietzsche retirant sa mise d'un jeu qui n'est pas le sien. Des philosophes et de la philosophie de son temps, Nietzsche disait : peinture de tout ce qui a jamais été cru. Peut-être le dirait-il encore de la philosophie actuelle, où nietzschéisme, hégélianisme et husserlianisme sont les morceaux de la nouvelle pensée bariolée.

1

Il n'est pas de compromis possible entre Hegel et Nietzsche. La philosophie de Nietzsche a une grande portée polémique ; elle forme une antidialectique absolue, se propose de dénoncer toutes les mystifications qui trouvent dans la dialectique un dernier refuge. Ce que Schopenhauer avait rêvé, mais non réalisé, pris comme il était dans le filet du kantisme et du pessimisme, Nietzsche le fait sien, au prix de sa rupture avec Schopenhauer. Dresser une nouvelle image de la pensée, libérer la pensée des fardeaux qui l'écrasent. Trois idées définissent la dialectique : l'idée d'un pouvoir du négatif comme principe théorique qui se manifeste dans l'opposition et la contradiction ; l'idée d'une valeur de la souffrance et de la tristesse, la valorisation

2

des « passions tristes », comme principe pratique qui se manifeste dans la scission, dans le déchirement ; l'idée de la positivité comme produit théorique et pratique de la négation même. Il n'est pas exagéré de dire que toute la philosophie de Nietzsche, dans son sens polémique, est la dénonciation de ces trois idées.

Si la dialectique trouve son élément spéculatif dans l'opposition et la contradiction, c'est d'abord parce qu'elle reflète une fausse image de la différence. Comme l'œil du bœuf, elle réfléchit de la différence une image inversée. La dialectique hégélienne est bien réflexion sur la différence, mais elle en renverse l'image. À l'affirmation de la différence en tant que telle, elle substitue la négation de ce qui diffère ; à l'affirmation de soi, la négation de l'autre ; à l'affirmation de l'affirmation, la fameuse négation de la négation. – Mais ce renversement n'aurait pas de sens s'il n'était pratiquement animé par des forces qui ont intérêt à le faire. La dialectique exprime toutes les combinaisons des forces réactives et du nihilisme, l'histoire ou l'évolution de leurs rapports. L'opposition mise à la place de la différence, c'est aussi bien le triomphe des forces réactives qui trouvent dans la volonté de néant le principe qui leur correspond. Le ressentiment a besoin de prémisses négatives, de deux négations, pour produire un fantôme d'affirmation ; l'idéal ascétique a besoin du ressentiment lui-même et de la mauvaise conscience, comme le prestidigitateur avec ses cartes truquées. Partout les passions tristes ; la conscience malheureuse est le sujet de toute la dialectique. La dialectique est d'abord la pensée de l'homme théorique, en réaction contre la vie, qui prétend juger la vie, la limiter, la mesurer. En second lieu, elle est la pensée du prêtre qui soumet la vie au travail du négatif : il a besoin de la négation pour asseoir sa puissance, il représente l'étrange volonté qui mène les forces réactives au triomphe. La dialectique en ce sens est l'idéologie proprement chrétienne. Enfin, elle est la pensée de l'esclave, exprimant la vie réactive en elle-même et le devenir-réactif de l'univers. Même l'athéisme qu'elle nous propose est un athéisme clérical, même l'image du maître, une figure d'esclave. – On ne s'étonnera pas que la dialectique produise seulement un fantôme d'affirmation. Opposition surmontée ou contradiction résolue, l'image de la positivité se trouve radicalement faussée. La positivité dialectique, le réel dans la dialectique, c'est le oui de l'âne. L'âne croit affirmer parce qu'il assume, mais il assume seulement les produits du négatif. Au démon, singe de Zarathoustra, il suffisait de sauter sur nos épaules ; ceux qui portent sont toujours tentés de croire qu'ils affirment en portant, et que le positif s'évalue au poids. L'âne sous la peau du lion, c'est ce que Nietzsche appelle « l'homme de ce temps ».

Grandeur de Nietzsche d'avoir su isoler ces deux plantes, ressentiment et mauvaise conscience. N'aurait-elle que cet aspect, la philosophie de Nietzsche serait de la plus grande importance. Mais, chez lui, la polémique est seulement l'agressivité qui découle d'une instance plus profonde, active et affirmative. La dialectique était sortie de la Critique kantienne ou de la fausse critique. Faire la critique véritable implique une philosophie qui se développe pour elle-même et ne retient le négatif que comme manière d'être. Aux dialecticiens, Nietzsche reprochait d'en rester à une conception

abstraite de l'universel et du particulier ; ils étaient prisonniers des symptômes, et n'atteignaient pas les forces ni la volonté qui donnent à ceux-ci sens et valeur. Ils évoluaient dans le cadre de la question : Qu'est-ce que... ?, question contradictoire par excellence. Nietzsche crée sa propre méthode : dramatique, typologique, différentielle. Il fait de la philosophie un art, l'art d'interpréter et d'évaluer. Pour toutes choses, il pose la question : « Qui ? » Celui qui..., c'est Dionysos. Ce qui..., c'est la volonté de puissance comme principe plastique et généalogique. La volonté de puissance n'est pas la force, mais l'élément différentiel qui détermine à la fois le rapport des forces (quantité) et la qualité respective des forces en rapport. C'est dans cet élément de la différence que l'affirmation se manifeste et se développe en tant que créatrice. La volonté de puissance est le principe de l'affirmation multiple, le principe donateur ou la vertu qui donne.

Que le multiple, le devenir, le hasard soient objet d'affirmation pure, tel est le sens de la philosophie de Nietzsche. L'affirmation du multiple est la proposition spéculative, comme la joie du divers, la proposition pratique. Le joueur ne perd que parce qu'il n'affirme pas assez, parce qu'il introduit le négatif dans le hasard, l'opposition dans le devenir et le multiple. Le vrai coup de dés produit nécessairement le nombre gagnant, qui reproduit le coup de dés. On affirme le hasard, et la nécessité du hasard ; le devenir, et l'être du devenir ; le multiple, et l'un du multiple. L'affirmation se dédouble, puis redouble, portée à sa plus haute puissance. La différence se réfléchit, et se répète ou se reproduit. L'éternel retour est cette plus haute puissance, synthèse de l'affirmation qui trouve son principe dans la Volonté. La légèreté de ce qui affirme, contre le poids du négatif ; les jeux de la volonté de puissance, contre le travail de la dialectique ; l'affirmation de l'affirmation, contre cette fameuse négation de la négation.

La négation, il est vrai, apparaît d'abord comme une qualité de la volonté de puissance. Mais au sens où la réaction est une qualité de la force. Plus profondément la négation n'est qu'une face de la volonté de puissance, la face sous laquelle elle nous est connue, dans la mesure où la connaissance elle-même est l'expression des forces réactives. L'homme n'habite que le côté désolé de la terre, il en comprend seulement le devenir-réactif qui le traverse et le constitue. C'est pourquoi l'histoire de l'homme est celle du nihilisme, négation et réaction. Mais la longue histoire du nihilisme a son achèvement : le point final où la négation se retourne contre les forces réactives elles-mêmes. Ce point définit la transmutation ou transvaluation ; la négation perd sa puissance propre, elle devient active, n'est plus que la manière d'être des puissances d'affirmer. Le négatif change de qualité, passe au service de l'affirmation ; il ne vaut plus que comme préliminaire offensif ou comme agressivité conséquente. La négativité comme négativité du *positif* fait partie des découvertes antidialectiques de Nietzsche. De la transmutation, il revient au même de dire qu'elle sert de condition à l'éternel retour, mais aussi qu'elle en dépend du point de vue d'un principe plus profond. Car la volonté de puissance ne fait revenir que ce qui est affirmé : c'est elle à la fois qui convertit le négatif et qui reproduit l'affirmation. Que l'un soit pour l'autre,

5

6

que l'un soit dans l'autre, signifie que l'éternel retour est l'être, mais l'être est sélection. L'affirmation demeure comme seule qualité de la volonté de puissance, l'action, comme seule qualité de la force, le devenir-actif, comme identité créatrice de la puissance et du vouloir.

AUTEUR

Gilles Deleuze

Gilles Deleuze (1925 – 1995), philosophe, est l'auteur d'une œuvre considérable, dont, aux Presses universitaires de France, Empirisme et subjectivité (1953), Différence et répétition (1968), Proust et les signes (1964).

Mis en ligne sur Cairn.info le 09/04/2018



Pour citer cet article

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France © Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays. Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent article, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Cairn.info | Accès via Université de Paris